

Le don d'organe : paradoxe sacrificiel dans une culture de l'échange libéral.

Marc grassin

Enseignant chercheur Faculté de philosophie. Institut catholique de Paris

La résistance au don d'organe tient peut-être moins à la difficulté d'anticiper la problématique de la mort (l'hypothèse classiquement évoquée du tabou de la mort) qu'au don lui-même. L'hypothèse défendue ici est que le don est au cœur d'une tension entre de significations et deux mécanismes qui s'affrontent conduisant les hommes que nous sommes à vivre un conflit. Particulièrement bien mis en évidence par marcel Mauss et marcel Hénaff, la demande de don peut-être vécue comme un sur-ajout de violence à une situation déjà violente (le décès brusque d'un proche) conduisant à vivre la demande comme une logique sacrificielle. La question du contre-don, c'est-à-dire de la reconnaissance est décisive pour apaiser la montée en puissance du conflit violent créée par la demande.

Trois remarques préalables.

- Le tabou et le déni de la mort sont classiquement évoqués comme les éléments de la réticence au don d'organe. La difficulté d'anticiper et de parler de la mort favoriserait le refus. Si le déni de la mort dans nos sociétés occidentales libérales est une réalité, il s'avère que depuis une vingtaine d'années, la mort a resurgit dans le discours médical et qu'elle n'est pas aussi absente qu'elle l'a été. A travers la problématique de la mort décidée et celle de l'accompagnement de la fin de vie en soin palliatif, la mort est devenue une thématique du discours médical et du discours social. Désormais, on parle de la mort dans la société. La mort n'est plus aussi cachée que l'imaginait Philippe Ariès dans les années 70. La difficulté tient peut-être moins à la mort qu'au don en tant que tel.
- Deux conceptions ou plus exactement deux rapports au corps s'affrontent. Nous sommes dans une société qui a redécouvert la question du corps avec une survalorisation de celui-ci autour du corps beau, du corps jeune, du corps en bonne santé, le corps puissant. Face à cette structuration de soi et de la vie sociale autour de ce corps magnifié, le prélèvement d'organe renvoie à un corps objet, découpable, morcelable, un corps interchangeable. Il s'agit de deux images inversées, opposées du corps, non immédiatement intégrables.

- Il existe un décalage entre le discours médical sur la mort et le vécu. La mort est objectivée (la définition de la mort cérébrale) rencontre la mort comme événement. Il y a un écart entre la représentation et la présentation de la mort par le corps médical et la réalité événementiel de la mort d'un proche qui renvoie à deux temporalités différentes. La mort médicale est « exacte », « instantanée ». La mort vécue est événement historique, basculement de l'histoire, lente d'intégration de l'événement. Si la médecine peut parler de la mort, les proches quant à eux, parlent de « leurs morts ».

Les deux conceptions du don.

La difficulté quant au don d'organe tient à deux conceptions qui s'affrontent et qui ne se rencontrent pas. Comme Marcel Hénaff (*Le prix de la vérité : le don, l'argent et la philosophie*. Seuil. 2002) l'a souligné, la conception moderne du don est avant tout moral et privé. Le don est depuis le stoïcisme, renforcé par la pensée religieuse judaïque, et plus encore par le christianisme, structuré sur la gratuité absolue. Donner est donner sans espoir de retour, sans attente de compensation. La valeur du don tient à qu'il est en rien sous-tendu par l'idée d'échange. Le don est don lorsqu'il est absolument désintéressé. « Qui fait un don pour recevoir n'a pas fait de don » disait Sénèque. « vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » Math 10. Il n'est en rien structuré sur l'échange, l'idée de dette disparaît, le contre-don également. Cette conception du don, ou plus exactement ce vécu du don qui implicitement nous structure et nous détermine pose problème dans notre société occidentale libérale. L'homme occidental libéral vit une tension entre deux modalités d'existence: l'échange et la gratuité. Nous appréhendons le don comme gratuité, nous nous construisons individuellement et socialement sous la modalité de l'échange. Le don d'organe est présenté sous la modalité de l'engagement moral, gratuit et généreux, nous vivons essentiellement dans l'échange. Ceci conduit à vivre le don d'organe comme un geste moral, un dépassement « héroïque » de l'ordinaire de nos fonctionnements. La demande de don est une demande de dépassement, de sortie de soi, d'acceptation d'un « sacrifice » pour une raison morale, d'un au-delà de l'échange. On peut toujours évoquer le fait que l'acceptation du prélèvement permet de se construire, de se reconstruire, de faire le deuil, de créer du sens, il n'en demeure pas moins que c'est sur fond d'un dépassement in-évident, d'une acceptation de « ne plus être dans l'échange ». Cette conception du don, sur laquelle se structure le discours autour du prélèvement, est-

elle culturellement adaptée ? L'hypothèse, ici soutenue, est que la difficulté tient essentiellement à un choc entre le fond culturel qui nous anime (l'échange libéral) et la représentation privilégiée d'un don moral réclamant un sacrifice. Tout se passe comme si nous tentions une sorte de grand écart entre deux positions contradictoires, conduisant à vivre un écartèlement, un tiraillement, pour ne pas dire une « schizophrénie ».

Le travail de Mauss a particulièrement mis en évidence cette structuration du don sur l'échange. Dans son livre « essai sur le don » sous-titré « Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », il définit le don, non pas comme le simple geste de donner mais comme l'unité dynamique entre trois gestes qui n'en font qu'un Donner – Recevoir – Rendre. Sans reprendre ce qui a été déjà ici évoqué par d'autres, la chose significative est que le don est une modalité relationnelle. La chose échangée n'est pas tant l'objet du don que la relation établie. C'est le donneur comme relation qui se donne à travers la chose échangée. C'est la possibilité d'existence même du donneur qui se joue dans l'échange. C'est la personne qui circule dans l'échange. La structure ternaire du don, universelle, comme « fait social total » dira Mauss, oblige à réintégrer l'échange comme dimension essentielle du don. C'est précisément cette dimension que la conception moderne prévalente oublie. Le propos n'est pas ici de nier la dimension morale du don, son efficacité, ni de dire qu'il nous est impossible de la vivre, mais d'évoquer l'hypothèse que la dimension oubliée du don comme échange (dévalorisé par l'approche morale du don) est une des raisons de la réticence au don. Si le discours sur le don d'organe est structuré sur l'échange il se trouvera plus naturellement en adéquation avec le sol culturel et social de notre société. La dimension sacrificielle tendra à s'amoinrir rendant plus aisée l'acceptation de la demande. La question du contre-don devient essentielle d'autant plus lorsque la demande porte sur une réalité aussi surchargée émotionnellement et violente que le morcellage de celui qui a fait notre histoire. Car ultimement, la demande de prélèvement sous la modalité du don est une demande de morcellage de sa propre histoire, de son propre corps à travers le corps de l'autre.

Le don comme montée en puissance du conflit.

Mauss a parfaitement souligné que le mécanisme du don est une lutte pour la reconnaissance sur fond d'une montée en puissance d'un conflit latent qui s'apaise par le contre-don. Or précisément la demande de don d'organe est par excellence une situation de montée en puissance de la violence sur fond de conflits immédiatement non résolus.

- Conflit de loyauté vis-à-vis du défunt (respect de son intégrité corporel – respect de sa volonté- respect de l’histoire affective...).
- Conflit de loyauté vis-à-vis du receveur (le refus revient à décider de la mort de quelqu’un d’autre – conflit entre liberté de choisir et responsabilité)
- Conflit moral (ses valeurs de solidarité, d’humanisme, générosité et leurs mises en application effectives)
- Conflit entre des réalités (efficacité des greffes- échec de la médecine qui n’a pu empêché la mort de survenir)
- Conflit de la reconnaissance (un geste sans visibilité, sans reconnaissance, sans visage- une solitude)

La demande de prélèvement, présentée comme don gratuit et engagement moral, sans logique de reconnaissance compensatrice (contre-don) ne permet que difficilement de vivre la montée en puissance du conflit psychique et sociale induite par la demande et la situation. Sans mécanisme de reconnaissance, les conflits latents que les proches ont à vivre ne peuvent qu’être exacerbés. La demande peut être vécue dans l’ambivalence comme une demande de sacrifice, renforçant l’injustice ressentie de la mort inattendue de ceux qu’on aime.

Le don d’organe, par delà la dimension humaniste incontestable (dont l’expression la plus significative est la déclaration de cause nationale), est aussi une logique sacrificielle si des conditions de reconnaissance (d’échange) ne sont pas élaborées comme modalité symbolique d’apaisement de la violence. La prise de conscience de la composante violente de la demande oblige, parce que le don est relation, y compris lorsqu’il est appréhendé de manière gratuite, à réfléchir au construit sociale possible d’actes signifiant que le sacrifice consentie est bel et bien un sacrifice, qu’il coûte et qu’il n’est pas rien.

Conclusion

L’approche sacrificielle du don d’organe permet de sortir d’une lecture peut-être un peu naïve et un peu rapide de la dimension morale du don. Car implicitement, elle laisse supposer que le refus de prélèvement serait une négation de la générosité, un choix de mort, une négation morale. Mais refuser est aussi une manière de vivre ou plus exactement de sur-vivre à la proposition d’un sacrifice impossible. Refuser est aussi une manière de se sauver du chaos engendré par le conflit. Repenser le don comme échange, ce qui suppose d’inventer les modalités de signifier la dette, de sortir d’une absolutisation de la gratuité, est peut-être la voie de recherche pour rendre vivable l’adhésion, l’assentiment pacifié à ce qui restera toujours un sacrifice.

